

Rentrée 1968. Ma mère m'emmena à la maternelle.

On lui dit que je devais intégrer la grande école.

Ma mère me conduisit donc à Henri Wallon. La cour des filles. Celle des garçons s'appelait Paul Langevin.

On me mit en CE1. J'étais complètement perdue. Je voyais les autres filles écrire et moi, je ne savais que dessiner.

Ma mère m'avait donné deux crayons qui n'étaient même pas des crayons de couleur mais des crayons pour les ardoises. J'en avais un bleu pour écrire et un rouge tirant vers le rose pour dessiner.

Au bout d'un moment, Madame Aoutin vint me chercher. C'était dans sa classe que je devais passer l'année, en CEP.

Quand ma mère me mettait du henné, je ne pouvais pas refuser mais pour moi c'était l'horreur.

A l'école, je cachais mes mains dans mon casier.

Un jour, la maîtresse de ma cousine Latiffa lui intima l'ordre d'aller se laver les mains. Latiffa s'exécuta et revint un peu plus tard les mains... toujours aussi oranges.

A la cantine, les enfants m'embêtaient « oh regarde, elle a les mains oranges ».

Philippe L. prit ma défense « laissez-la ! » « Moi je sais ce que c'est » poursuivit-il. « C'est du henné. »

J'acquiesçai de la tête.

En CE2, Madame Carrère, mon institutrice, me demanda ce que c'était. J'étais incapable de lui répondre pour la bonne raison que j'ignorais le nom français. Je n'avais en tête que « henna ».

Après bien des suppositions, mon institutrice s'écria triomphante « ah, j'ai trouvé ! » « C'est ce qu'on se met dans les cheveux. »

Je dis « non » car pour moi c'était dans les mains et les pieds qu'on mettait cela.

Je ne sais pas pourquoi j'avais occulté les cheveux.

Un jour, je collai sur mon cartable à dos, ma mère avait fini par m'en acheter un, (mon vieux cartable, je l'avais troué pour pouvoir passer des fils électriques et ainsi le mettre sur mon dos) une étiquette sur laquelle était inscrit « Prenez vos distances. »

Madame Carrère me demanda si ma mère l'avait vue. Je répondis « oui. »

« Et qu'a-t-elle dit ? » poursuivit-elle. « Rien. »

Madame Carrère finit par me faire ôter l'étiquette.

Ma mère avait fait une demande de secours auprès de je ne sais quel ministère. Sans doute celui des Rapatriés.

C'est Monsieur AT qui lui rédigea la lettre.

A la lecture de la réponse, chacun lui donna un montant différent.

Mon oncle Youssef lui dit que c'était quarante francs.

Ma sœur Binah lui dit que c'était quatre cents francs.

Et moi, je lui dis « c'est quatre mille francs ».

Ma mère me dit que si effectivement elle touchait cette somme, elle m'achèterait un manteau.

Elle reçut cette somme et je ne manquai pas de lui rappeler sa promesse.

Ma mère m'acheta un imperméable blanc et des bottes blanches.

Mes bottes étaient pointues et à l'école, on m'appelait « la sorcière. »

Ma mère était allée voir le maire d'alors. De droite. Roger Bélis. Afin de lui demander de l'aider financièrement ou matériellement.

« Ecoutez Madame Benrouli, vous vivez comme un roi. »

Mon père c'était les Allocations Familiales.

A l'époque, il n'y avait pas d'allocation de rentrée scolaire de mille six cents francs par enfant ni d'allocation de parent isolé ou alors l'allocation qui correspondait n'était pas aussi élevée.

Nous subsistions grâce aux Allocations Familiales et aussi aux Allocations Mensuelles (je crois six cents francs par mois).

La première année où nous allâmes en Algérie, en 1971, quelqu'un de la famille balança ma mère à la Préfecture de Versailles.

Ma mère a toujours pensé que c'était le mari de ma tante, Amouch.

On retira à ma mère les Allocations Mensuelles pour la période où nous étions à l'étranger.

J'en déduisis qu'on refusait que nous ayons des attaches hors de France et plus spécialement en Algérie.

Ma mère avait chargé une commerçante juive qui faisait le marché de lui ramener un sac de semoule de 25 kilos, le samedi suivant.

La commerçante, lorsqu'elle vit mon oncle Youssef, lui dit de le ramener à ma mère car elle, elle ne pouvait pas le faire.

Ma mère se déplaça avec une poussette afin de pouvoir transporter son sac de semoule.

La commerçante lui dit qu'elle l'avait vendu à mon oncle.

Celui-ci le garda pour lui.

Lorsqu'elle partit pour l'Algérie, ma mère donna à mon oncle Youssef une quinzaine de pièces de dix francs en argent afin qu'il les lui garde.

A son retour, il tarda à les lui rendre.

Un jour de l'Aïd-El-Kébir, mon oncle acheta un mouton pour ma mère.

Celle-ci lui dit « l'argent, tu l'as déjà ». Et c'est ainsi qu'elle récupéra soi-disant son argent.

« Mlita et Mliète »

Mlita dit à Mliète d'aller faire boire la vache.

Il conduisit la vache à la fontaine et en chemin glissa et tomba dans le gouffre car ils habitaient près d'un gouffre.

Mlita se jura de faire disparaître de la maison toute trace de Mliète.

Elle prit donc son âne et le conduisit vers le gouffre.

Pour qu'il avance, elle répandait devant lui de l'avoine.

L'âne tomba dans le précipice.

Alors Mlita jeta le sac d'avoine mais elle ne s'aperçut pas qu'il s'était enroulé autour de sa taille. Elle tomba donc elle aussi dans le vide.

Elle avait préparé une « hsida ». C'est un plat constantinois. De la semoule qu'on mélange à de l'eau. Puis on met du beurre dessus.

Un vagabond vint à passer par là peu de temps après.

Il trouva « l'hsida » et la mangea entièrement.

Quand il eut terminé, il s'allongea.

Une mouche tournait autour de lui. « Mouche, laisse-moi ou je vais te tuer » lança-t-il exaspéré.

Comme la mouche s'était posée sur son ventre, il s'empara de son couteau et le planta dans son ventre, voulant tuer la mouche. Il mourut sur le coup. Un an passa.

Un voyageur vint à passer.

Il découvrit un squelette avec du miel plein le thorax. Il en mangea. « Hum, c'est bon » fit-il lorsqu'il eut terminé.

Son anus reprit « hum, c'est bon ».

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il surpris.

En écho, il entendit « qu'est-ce que c'est ? »

L'homme comprit son malheur. « Qu'est-ce que je vais faire ? »

Il prit le miel qui restait et rentra chez lui.

En chemin, il ne répondit pas aux saluts des gens.

« Femme, j'ai honte » avoua-t-il à sa femme.

Une voix reprit « femme, j'ai honte ».

Alors l'homme exposa la situation à sa femme. Ils convinrent d'inviter tous les hommes en leur annonçant sa mort subite.

La femme prépara un plat avec du miel.

Tous les hommes du village en mangèrent.

Après cela quelqu'un dit « Dieu ait son âme. »

Et son anus reprit « Dieu ait son âme. »

Un autre dit « qu'est-ce qui t'arrive ? »

Et il entendit l'écho de sa phrase.

Alors le mort se leva et déclara « mes amis, il vous arrive ce qui m'est arrivé. »

Les villageois repartirent chez eux honteux.

L'homme prit un bouchon et obstrua son anus.

Quelque temps après alors qu'il gardait sa vache, il lui cria « viens ici ! »

Le bouchon sauta et tua la vache.

Ainsi, l'histoire se réduit en cendres, cendres et nous, nous revenons par le chemin, chemin.

Ma grand-mère Safia demanda à ma mère si je pouvais l'accompagner. J'étais folle de joie. La mère Mouhani de son côté emmena Marie-Claire. Nous allâmes donc à la fête foraine.

La mère Mouhani paya un tour à sa petite-fille.

Moi, j'attendais que ma grand-mère me propose de faire un tour. Je ne le lui demandai pas car ma mère me l'avait défendu.

Nous fîmes le tour de la fête foraine. Et nous repartîmes.

J'étais très déçue car ma grand-mère ne me paya aucun tour. Si au moins, elle m'avait acheté quelque chose à la place. Rien.

Ma grand-mère ne m'a jamais rien offert à part des histoires.

Un homme, sur le point de partir à la Mecque, dit à ses sept filles « vous n'ouvrirez la porte à personne. Vous n'avez ni tante ni oncle. Pas de famille. »

Il leur acheta des provisions pour tenir jusqu'à son retour afin qu'elles ne sortent pas durant son absence. Puis il s'en alla d'un cœur léger.

Une de ses filles étendit à la fenêtre un mouchoir.

L'ogresse le vit et vint frapper à la porte « ouvrez-moi, je suis votre tante. »

Les filles répondirent d'une même voix « non. Nous n'avons pas de tante. C'est notre père qui nous l'a dit. »

L'ogresse ne se découragea pas. Elle revint tous les jours jusqu'à ce que l'aînée dise à ses sœurs « si ce n'était pas notre tante, elle ne viendrait pas nous voir tous les jours. »

Elles décidèrent donc de lui ouvrir la porte.

Les filles étaient heureuses d'avoir une tante à qui parler.

« Chante-nous une chanson. »

L'ogresse se mit à chanter « ahna l'roula, ahna l'roula » (c'est moi l'ogresse, c'est moi l'ogresse). « Ou nécoul set bnet ou sebha serrhona » (et je mangerai six filles et la septième sera mon dessert).

Le chien lui répondit « ohb habi, ohb habi. Et mon maître Ali m'a bien mis en garde, tu ne les mangeras pas ! »

L'ogresse s'arrêta de chanter et dit aux filles « je ne chante plus car le chien déforme mes propos et se moque de moi. » « Vous devez vous en débarrasser. »

Les filles emmenèrent le chien à la sortie du village et revinrent.

L'ogresse défit ses cheveux et se mit à chanter « ahna l'roula, ahna l'roula. Et je mangerai six filles et la septième sera mon dessert. »

Le chien répondit « ohb habi, ohb habi. Et mon maître Ali m'a bien mis en garde, tu ne les mangeras pas ! »

L'ogresse dit « bon, j'arrête. Votre chien me nargue. »

Les filles emmenèrent le chien à plusieurs kilomètres de là et revinrent.

L'ogresse reprit d'une voix forte « ahna l'roula, ahna l'roula. Et je mangerai six filles et la septième sera mon dessert. »

Le chien lui répondit « ohb habi, ohb habi. Et mon maître Ali m'a bien mis en garde, tu ne les mangeras pas ! »

L'ogresse se fâcha « il faut tuer votre chien. Il n'arrête pas de se moquer de moi. »

Les filles emmenèrent leur chien hors du village et l'égorèrent.

La plus jeune des filles s'empara de la « kebda » (le foie) et la mit dans sa capuche.

Elles revinrent « ça y est ma tante, nous l'avons tué. »

L'ogresse ivre de joie se mit à chanter en allant d'une extrémité à l'autre de la maison « ahna l'roula, ahna l'roula. Et je mangerai six filles et la septième sera mon dessert. »

Elles entendirent « ohb habi, ohb habi. Et mon maître Ali m'a bien mis en garde, tu ne les mangeras pas ! »

L'ogresse se tourna vers les filles « vous m'avez menti ! »

« Mais non, notre tante nous l'avons bien tué. »

Les filles se tournèrent vers la plus jeune et découvrirent « l'kebda » du chien dans sa capuche.

Elles allèrent la jeter puis revinrent.

L'ogresse se mit à chanter « ahna l'roula, ahna l'roula. Et je mangerai six filles et la septième sera mon dessert. » Rien. Aucun écho. L'ogresse reprit de plus belle « ahna

l'roula, ahna l'roula. Et je mangerai six filles et la septième sera mon dessert. »

Le soir venu, la plus jeune des filles, qui avait compris qu'elles avaient affaire à une ogresse et non à leur tante, s'empara d'un seau et dit « ma tante, je vais chercher de l'eau. »

Aussitôt arrivée à la fontaine, la fille jeta le seau et prit ses jambes à son cou.

L'ogresse, ne la voyant pas revenir, bloqua la porte afin qu'aucune autre ne lui échappa.

Les filles mangèrent le repas qu'avait préparé l'ogresse et allèrent se coucher.

Au milieu de la nuit, l'ogresse réveilla l'aînée « quoi, qu'est-ce qu'il y a ma tante ? » demanda-t-elle à moitié endormie.

« Quelle tante ? » répondit l'ogresse et elle la dévora.

La benjamine courait toujours.

Elle interrogea la lune « lune, toi qui est si élevée, dis-moi où en est l'ogresse. »

« Elle mange l'aînée. »

L'ogresse réveilla la cadette. « Quoi, qu'est-ce qu'il y a ma tante ? » demanda-t-elle à moitié endormie.

« Quelle tante ? » répondit l'ogresse et elle la dévora.

L'ogresse mangea ainsi les six sœurs.

La benjamine courait toujours « lune, toi qui es si élevée, dis-moi où en est l'ogresse. »

« Elle mange les os. »

La benjamine courut encore, courut puis elle demanda « lune, toi qui es si élevée, dis-moi où en est l'ogresse. »

« Elle a mis une « chehala » (flamme) devant et une « chehala » derrière et elle s'est lancée à ta poursuite. »

La benjamine arriva enfin dans un village.

Elle exposa sa situation.

Les villageois creusèrent en toute hâte un énorme trou, le remplirent d'essence puis le dissimulèrent sous des branchages.